

Spécial basque

SENEZ
numéro 24
Donostia, 2002

Le statut de la langue basque (désormais langue officielle d'Espagne depuis l'avènement de la démocratie avec le castillan, le galicien et le catalan) est, aussi loin que l'on remonte, problématique, car elle s'est d'emblée placée dans une position offensive, voire agressive, vis-à-vis de ses voisines. Il faut dire qu'il est impossible d'établir des passerelles entre cette langue pré-indo-européenne et celles qui l'entourent, et cet isolement n'a fait que renforcer l'incompréhension entre les provinces basques et Madrid. Déjà, au Siècle d'Or, le Basque était un personnage de la *comedia* (au même titre que les paysans picards de Molière), dont il était de bon ton de rire, non seulement parce qu'il s'exprimait dans un épouvantable charabia (l'euskara ou l'euskera, c'est selon), mais aussi parce que, dès qu'il se risquait à parler en espagnol, c'était pour écorcher cet « illustre dérivé du latin », comme disait Borges.

Curieusement, au cœur de l'œuvre du premier auteur de la littérature basque, Bernart Dechepare, à qui l'on doit un livre publié à Bordeaux en 1545, *Lingua Vasconum Primitiae*, on ne trouve pas, comme partout ailleurs à la même époque, des considérations sur la vie, l'amour, la mort, mais des digressions sur la langue : « *Garazico Herria / Benedika dalila ; / Heuskarari eman dio / Behar duyen thornuya. / Heuskara / Ialgi hadi plazara !* » « Euskara, sors dans la rue ! / Béni soit le pays des Basques ; / il a donné à l'euskara tout ce dont il a besoin. / Euskara, sors sur les places ! / Ils étaient nombreux à penser qu'il ne valait rien ; / maintenant ils reconnaîtront qu'ils se trompaient. »

Dès le départ, le ton est dramatisé à l'excès et il le restera. Le basque est la langue insulaire d'un pays qui n'est pas une île et qui entretient des rapports étroits avec ses voisins, aussi, très vite, la traduction y a-t-elle pris une importance fondamentale. Jusqu'aux années cinquante du siècle dernier, la moitié des œuvres publiées en basque étaient des traductions, à commencer par la plus célèbre d'entre elles, la Bible, dont la traduction avait été commandée par Jeanne d'Albret qui s'était fait forte, au nom de la sensibilité réformée et du désir d'en découdre avec le pouvoir central, de promouvoir les langues vernaculaires.

Créée en 1984 par l'EIZIE (Association des traducteurs, correcteurs et interprètes en langue basque), la revue *Senex*, qui compte déjà plus de vingt livraisons, s'interroge sur la pratique de la traduction au Pays basque. Le numéro 24, numéro spécial, s'est donné pour vocation de « marquer une halte sur le chemin pour exposer à la communauté internationale l'état actuel de la traductologie basque ». Il a été publié à l'occasion de la réunion annuelle du CEATL (Conseil européen des associations de traducteurs littéraires) qui s'est tenue à Donostia (Saint-Sébastien) du 2 au 5 octobre 2002.

Treize articles cherchent à donner une vision panoramique des fondements historiques de la traduction au Pays basque et des perspectives qui s'offrent à elle à l'aube de ce nouveau siècle. L'ensemble est passionnant. Les contributions, en français et en anglais, les deux langues du CEATL, abordent les sujets les plus divers, entre autres, la traduction de la Bible, de la littérature pour la jeunesse, les problèmes soulevés par la traduction des textes administratifs et juridiques qui n'est pas une mince affaire ou la traduction et l'unification linguistique (pour mémoire, le basque unifié date de 1968).

La traduction au Pays basque n'est pas qu'un problème de traducteurs, d'écrivains et de maisons d'édition. Elle touche à tout l'édifice social, dont les institutions gouvernementales qui promeuvent la traduction en basque de cent œuvres majeures de la littérature universelle. Le gouvernement basque autonome s'implique fortement dans la traduction en basque et dans la diffusion des œuvres basques, notamment celle de Bernardo Atxaga, vers d'autres langues. Pour une raison simple : il est vital pour la région de valoriser la culture basque.

En pratique, tout est plus compliqué et la tension qui caractérise la société basque se retrouve au cœur du processus de traduction. Il est aujourd'hui admis que la littérature et la traduction jouissent d'une relative autonomie par rapport aux idéologies dominantes, mais au Pays basque,

compte tenu du poids de l'histoire, on méconnaît l'atomisation des instances. Le monde basque est partagé entre la nécessité de promouvoir la traduction et la défiance permanente à son endroit, comme le résume fort bien Koldo Biguri, dans un article intitulé « La crainte de la traduction » :

« La plus grande part du marché de la production de livres étant l'enseignement, les traductions ont du mal à pénétrer les écoles basques, les collèges et les centres d'enseignement pour adultes : pour apprendre un euskera originel les enseignants préfèrent les créations, quelle que soit leur qualité. De plus, c'est *vox populi* que les traductions en euskera sont difficiles, qu'elles demandent un effort important au lecteur, parce qu'elles nous sortent de notre euskera réduit et des étroites limites de notre langue quotidienne. »

La guerre n'est pas qu'avec Madrid. Puristes et adeptes du métissage se livrent également bataille en terre basque et le traducteur est au centre de cette tourmente que rien ne semble pouvoir apaiser. Ce conflit est évoqué dans les pages de *Senez* en termes vifs, honnêtes et rassurants.

Enrique Vila-Matas vient de publier à Barcelone un roman important sur les dangers qui menacent la littérature, notamment le marché, mais on ne devrait pas oublier qu'un talentueux écrivain espagnol, José Manuel Fajardo, qui habitait à Bilbao, a dû prendre le chemin de l'exil pour avoir évoqué dans un roman, *Des démons à ma porte*, de manière juste et informée, l'univers des nationalistes. La traduction est moins menacée, mais le traducteur doit sans cesse déjouer les pressions du courant « puriste » qui masque, en fait, une offensive, parmi d'autres, de l'idéologie nationaliste. Les choses ne sont pas dites comme telles dans la revue qui a raison de refuser les polémiques, mais elles n'en sont pas moins évidentes.

André Gabastou